

-I- le problème de l'origine du langage.

A- Convention ou nécessité ?

Texte numéro un

Lucrèce (Ier siècle) *de la nature* :

« Quant aux divers sons du langage, c'est la nature qui poussa les hommes à les émettre, et c'est le besoin qui fit naître les noms des choses : à peu près comme nous voyons l'enfant amené par son incapacité même de s'exprimer avec la langue, à recourir au geste qui lui fait désigner du doigt les objets présents. Chaque être en effet a le sentiment de l'usage qu'il peut faire de ses facultés. Avant même que les cornes aient commencé à poindre sur son front, le veau irrité s'en sert pour menacer son adversaire et le poursuivre tête baissée. Les petits des panthères, les jeunes lionceaux se défendent avec leurs griffes, leurs pattes et leurs crocs, avant même que griffes et dents leur soient poussées. Quant aux oiseaux de toute espèce, nous les voyons se confier aussitôt aux plumes de leurs ailes, et leur demander une aide encore tremblante.

Aussi penser qu'alors un homme ait pu donner à chaque chose son nom, et que les autres aient appris de lui les premiers éléments du langage, est vraiment folie. Si celui-là a pu désigner chaque objet par un nom, émettre les divers sons du langage, pourquoi supposer que d'autres n'auraient pu le faire en même temps que lui ? En outre, si les autres n'avaient pas également usé entre eux de la parole, d'où la notion de son utilité lui est-elle venue ? De qui a-t-il reçu le premier le privilège de savoir ce qu'il voulait faire et d'en avoir la claire vision ? De même un seul homme ne pouvait contraindre toute une multitude et, domptant sa résistance, la faire consentir à apprendre les noms de chaque objet ; et d'autre part trouver un moyen d'enseigner, de persuader à des sourds ce qu'il est besoin de faire, n'est pas non plus chose facile : jamais ils ne s'y fussent prêtés ; jamais ils n'auraient souffert plus d'un temps qu'on leur écorchât les oreilles des sons d'une voix inconnue.

B- De l'arbitraire aux signes.

Texte numéro deux. Texte de Ferdinand de Saussure sur votre manuel chapitre sur le langage

c- les idées est générale.

Texte numéro trois :

Rousseau

« Toute idée générale est purement intellectuelle ; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. Essayez de vous tracer l'image d'un arbre en général, jamais vous n'en viendrez à bout, malgré vous il faudra le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, et s'il dépendait de vous de n'y voir que ce qui se trouve en tout arbre, cette image ne ressemblerait plus à un arbre. Les êtres purement abstraits se voient de même, ou ne se conçoivent que par le discours. La définition seule du triangle vous en donne la véritable idée : sitôt que vous en figurez un dans votre esprit, c'est un tel triangle et non pas un autre, et vous ne pouvez éviter d'en rendre les lignes sensibles ou le plan coloré... Il faut donc parler pour avoir des idées générales ; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. »

ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

II- le rapport entre réalité et langage

A- Chaque mot ne correspond pas à une réalité

B- Le langage imite-t-il la réalité ?

C- La langue produit est la réalité ?

III- le langage et l'ineffable : Le langage permet-t-il de te dire ?

(Ineffable : Les formes les plus profondes de la pensée sont ineffables : on ne peut les saisir que par une intuition non discursive, c'est-à-dire que l'on ne peut les percevoir qu'immédiatement, sans la Médiation du langage.)

Indicible qui peut difficilement être verbalisé par un sujet traumatisé. Primo Levi : « Nous ne reviendrons pas. Personne ne sortira d'ici, qui pourrait porter au monde, avec le signe imprimé dans sa chair, la sinistre nouvelle de ce que l'homme, à Auschwitz, a pu faire d'un autre homme. »)

A-Le langage est un capable d'exprimer finalement mes sentiments.

Texte de Bergson sur le manuel

B- : « C'est dans les mots que nous pensons. » Hegel :

Numéro quatre

Exemple de sujet que vous pourriez avoir au bac

« C'est dans les mots que nous pensons. Nous n'avons conscience de nos pensées déterminées et réelles que lorsque nous leur donnons la forme objective, que nous les différencions de notre intériorité et par suite nous les marquons d'une forme externe, mais d'une forme qui contient aussi le caractère de l'activité

interne la plus haute. C'est le son articulé, le mot, qui seul nous offre une existence où l'externe et l'interne sont si intimement unis. Par conséquent, vouloir penser sans les mots, c'est une tentative insensée. Et il est également absurde de considérer comme un désavantage et comme un défaut de la pensée cette nécessité qui lie celle-ci au mot. On croit ordinairement, il est vrai, que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. Mais c'est là une opinion superficielle et sans fondement ; car, en réalité, l'ineffable, c'est la pensée obscure, la pensée à l'état de fermentation, et qui ne devient claire que lorsqu'elle trouve le mot. Ainsi le mot donne à la pensée son existence la plus haute et la plus vraie. »

HEGEL, Philosophie de l'esprit (1817).

Questions :

- 1) Que reproches Hegel à l'ineffable ?
- 2) « On croit ordinairement [...] Que ce qu'il y a de plus haut, c'est l'ineffable. » Expliquer pourquoi ?

C- De la chose aux idées. C'est davantage entre les mots que se situe la pensée

Texte de Bergson numéro cinq

« Si les fourmis, par exemple, ont un langage, les signes qui composent ce langage doivent être en nombre déterminé, et chacun d'eux rester invariablement attaché, une fois l'espèce constitué, à un certain objet ou une certaine opération. Le signe est adhérent à la chose signifiée. Au contraire, dans la société humaine, la fabrication et l'action sont de forme variable, et, de plus, chaque individu doit apprendre son rôle, n'y étant pas prédestiné par cette structure. Il faut donc un langage qui permet, à tout instant, de passer de ce qu'on sait à ce qu'on ignore. Il faut un langage dont les signes -qui ne peuvent pas être en nombre infini-soient extensibles à une infinité de choses. Cette tendance du signe à se transporter d'un objet autre à un autre est caractéristiques du langage humain. On l'observe chez le petit enfant, du jour où il commence à parler. Tout de suite, et naturellement, il étend le sens des mots qu'il apprend, profitant du rapprochement le plus accidentel ou de la plus lointaine analogie pour détacher et transporter ailleurs le signe qu'on avait attaché devant lui un objet. « N'importe quoi peut désigner n'importe quoi », tel est le principe latent du langage enfantin. On a eu tort de confondre cette tendance avec la faculté de généraliser. Les animaux eux-mêmes généralisent, et d'ailleurs un signe futile instinctif, représente toujours, plus ou moins, un genre. Ce qui caractérise les signes du langage humain, ce n'est pas dans leur généralité que leur mobilité. Le signe instinctif est un signe adhérent, Le signe intelligent est un signe mobile. »

Questions

- 1) Pourquoi, selon Bergson, la mobilité est-elle ce qui caractérise le langage

humain ?

Étudier l'exemple de l'enfant.

2) « les animaux eux-mêmes généralisent » comment comprendre son constat ?
Quel exemple peut-on donner ?

3) Pourquoi, cependant, le signe instinctif trouve-t-il sa limite dans le fait qu'il est un signe adhérent ?